

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Herveline & François



Par Odile

« Je suis née en mai 1913 et me suis mariée, en 1936, assez tard avec François, né en 1906.

Un bel homme, ma foi.

Notre village breton, est situé au bord de la côte mais le bourg est positionné dans les terres. Un climat pluvieux et gris. Une population composée essentiellement de marins et de paysans, ancrée dans le catholicisme traditionnel. Les retours de pêche, les travaux des champs, les foires, les noces, les messes et pardons voués aux saints patrons rythment la vie du village. Tout endimanchés, couverts de coiffes amidonnées et de chapeaux ronds, chaussés de sabots de bois, nous dansons à l'unisson à même la terre battue, au bruit des sonneurs endiablés. Un savant mélange de profane et de sacré. »

Herveline ou Jeanne Marie... Jeanne Marie Herveline d'après l'état civil. Moi, je l'appelle encore Mémé, même si elle est morte.

Ses cheveux étaient ramassés dans un maigre chignon gris anthracite. Et pourtant, lorsque je l'aidais à se coiffer, on avait l'impression d'enrouler une bobine de fil interminable. Mémé était grosse et portait toujours une blouse à carreaux bleue. Elle se déplaçait à l'aide d'une canne, ou sur un fauteuil dont le roulement résonnait dans toute la maison, du rez-de-chaussée au grenier.

« Notre ferme vivote tant bien que mal. Nous aurons huit enfants. Un soir de terrible tempête, nous perdons Paul, notre enfant de presque 3 ans, à l'instant même où s'écroule le toit du hangar. Cette folle nuit a marqué notre famille au fer blanc à jamais.

Mon mari est également parti faire la guerre et j'ai dû gérer la ferme et les enfants, aidée de mes aînés. Et il m'a fallu jouer de quelques tours de passe-passe pour me construire un équilibre acceptable ».

François, lui, a perdu ses deux parents alors qu'il avait à peine douze ans. Aîné d'une fratrie de six enfants, il a été contraint de devenir un homme trop vite. Il a porté la charge de ce malheur toute sa vie, malgré ses passages réguliers en « maison de repos » qui auraient pu l'aider à cicatriser ses blessures. Sans doute qu'à l'époque où la chose psychiatrique était encore étiquetée de maladie honteuse, l'entourage familial et médical était plus affairé à cacher « le mal » que de le travailler.

Je passais tous mes étés chez Pépé et Mémé avec mes deux cousines parisiennes, et on riait beaucoup. On riait tellement qu'on devait improviser des sorties nocturnes pour aller assouvir nos besoins pressants dans le trou noir et nauséabond de la sombre cabane en bois qui craque. Que dire des parties de cache-cache dans le hangar ? Quel délice ces parties de dominos sur la toile cirée collante de la salle à manger,



Mon grand-père, au milieu, l'aîné des orphelins

dont le silence bercé par les tic-tac réguliers de l'horloge était interrompu par les « *Boude'** » tonitruants de Pépé accompagnés d'un coup de poing sec sur la table. Pépé contraint de passer son tour à défaut de dominos correspondants !

Je peux encore sentir le fumet du kig a farz de Mémé et celui de son farz spitalik. Entendre le bouillonnement de son riz au lait dans la grande marmite en fonte, et le bruit de la croûte de la miche craquer sous les dents du couteau à pain. Surtout ne jamais couper la miche par son dessous, au risque de soulever les foudres de Pépé qui évoquait alors Dieu le père tout puissant et le respect du pain béni.

Ainsi, mon grand-père n'était pas un homme commode. Timide et autoritaire à la fois, ses emportements étaient aussi soudains que violents. Personne ne mouftait, et on filait droit.

Toutefois, la mélancolie prenait le pas lors du rituel des « cent pas », en début d'après-midi, pendant que Mémé faisait la sieste. Dans le hangar, Pépé me contait alors ses souvenirs de guerre, tout en battant les pavés du couloir qui desservait autrefois les crèches à cochons. Il racontait, et racontait encore, mon héros que j'imaginai coiffé d'un casque de plomb. Il racontait et amplifiait l'histoire. Il rampait dans la campagne boueuse de la Marne, jusqu'à la mise en joue du boche, du « schleu », l'ennemi. Pendant ce temps, je fabriquais mes

petits trésors faits de bric et de broc, penchée sur l'établi en bois constellé d'outils et de clous assortis. Quand l'envie du pipi me pressait, je laissais mes minutieux travaux un instant, franchissais le mur en pierre attenant, attrapais la grosse corde qui pendait d'une poutre, atterrissais sur la terre battue, remontais à vélo le dénivelé, rejoignais le couloir emprunté par mon lieutenant en sabots pour enfin me soulager dans

la rigole. Celle-là même qui servait jadis aux cochons. Il eut été plus simple de le faire sans détours, mais ça aurait été sans le plaisir effronté de titiller l'autorité grand-paternelle: « *Gast, mais fais 'tention ! C'est dangereux... c'est rouillé... tu vas glisser... tu vas tomber... et je vais me faire rouspéter par Mémé* ».

Parfois, nous faisons un crochet par le cagibi avant de rejoindre la maison pour un goûter bien mérité. Sur la plus haute étagère, trônait un majestueux camion « *Mercédès* » miniature en bois laqué rouge. Modeste cadeau fait-main et offert par les deux soldats allemands, prisonniers de guerre qui ont aidé à la ferme avant de repartir vers l'Allemagne. Ils ont eu des rapports chaleureux avec mes grands- parents et les aînés de mes oncles et tantes... Autant dire que le respect absolu de toute la famille pour cet objet était de mise. Le symbole d'une solidarité sacrée au-delà de l'horreur de la guerre, des jugements et des frontières.

« Mon époque, mes devoirs de mère de famille nombreuse et ma condition de femme d'agriculteur ne me donnaient pas l'occasion de monter de grands projets. Alors, je dévorais à la moindre occasion livres et revues, et je voyageais à ma façon à travers le monde. Je me suis octroyé un peu plus d'autonomie en passant le permis de conduire en secret. Le papier obtenu, j'ai sauté sur l'occasion du jour de Pâques pour déposer un gros œuf en chocolat avec fracas sur la grande table de la cuisine afin d'annoncer la bonne nouvelle à mon mari. Il n'a jamais osé exprimer ni son désaccord, ni sa colère. »

Je n'ai pas connu le temps où Pépé et Mémé partageaient encore leur lit. Sans doute un des nombreux secrets de vieux couple qui dure, vaillamment : chacun sa chambre. Par confort sans doute, puis par habitude. En haut d'abord, puis en bas lorsqu'on devient trop vieux pour grimper les escaliers grinçants. Hervaline aimait veiller tard. Le soir venu, lorsque tout le monde avait rejoint sa chambre, et que les murs tremblaient déjà sous les ronflements sourds de Pépé, on entendait résonner à l'étage le bruit des « *prrrrouuuuuuts* » de Mémé, étouffés par son poids et le tissu râpé du fauteuil. Quand je restais seule chez eux, je dormais avec elle. Et quand elle commençait à tomber de sommeil, j'admirais ses lèvres recroquevillées à l'intérieur de sa bouche et, sur la table de nuit, son dentier qui flottait dans un verre de Polident. Et puis je lui bouchais le nez en attendant sa réaction, et son réveil en sursaut.



À gauche mon grand-père, à droite ma grand-mère

Une Mémé chaleureuse et complice, une bouillote brûlante au fond du lit et quelques couvertures en laine empilées, lourdes et rêches : voilà le trio gagnant d'une nuit rêvée.

Tous les samedis après-midi, le même rituel. Mémé abandonnait sa blouse et ses chaussons pour quelques heures. Elle glissait alors dans ses plus belles robes en Tergal, enfilait ses chaussures en cuir à talonnettes d'où ressortaient ses bas couleur chair et ses chevilles gonflées, passait le peigne dans ses cheveux et déposait quelques gouttes d'eau de Cologne dans le creux de ses oreilles. Elle me confiait son sac en cuir noir rigide qui contenait son porte-monnaie gorgé de billets de cent et de deux cents francs.

J'ouvrais le petit garage construit sur mesure. La petite Daf beige nous attendait, frétilante, recouverte d'une fine couche de poussière accumulée depuis le samedi passé. Elle ouvrait le coffre, y déposait sa

béquille et montait au volant de son bolide. Je refermais le garage, m'asseyais sur le siège arrière en ski, le sac précieux calé à mes côtés. Et c'était parti. En route pour le Rally Super, moteur vrombissant sur les routes de campagne. Les rayons du magasin étaient ratissés de long en large et l'aventure ne se terminait que lorsque le caddie débordait de vivres. Comme si la guerre avait été déclarée le jour même et qu'il fallait faire des réserves pour le reste de l'année.

« Je crois bien que mes petits-enfants ont découvert ma cachette à gâteaux et chocolat. Même si ma gourmandise était légendaire, les réserves s'amenuisaient un peu trop rapidement à mon goût. »

J'entends alors son rire à demi étouffé, à demi enrroué, et je devine son poing tentant tant bien que mal de cacher l'alignement de ses grandes dents, son doux sourire complice. Cette Mémé-là, c'était la bonté et la confiance. Et chanceux celui ou celle qui s'attardait à déceler ses petits secrets et découvrirait, contre toute attente, l'incarnation d'une femme libre et moderne, emplie de finesse et de discrétion : *« Je ne te demanderai rien, mais je veux bien savoir quand même »*, regard malicieux à la clé.

À mon tour de transmettre ce message qui m'accompagne chaque jour, que je coucherais volontiers sur du papier à lettre estampillé de la version moderne du Secours Catholique ou autre Sélection du Reader

Digest : *« [ma chère petite fille], dans la vie fais tout ce que tu veux, mais n'aie jamais ni remords, ni regrets »*.



Enfin, je ne garderai que les choses tendres. Une Mémé vaillante et moqueuse, un Pépé à la sensibilité exacerbée.

Le reste je le laisse pour ceux qui ne croient pas qu'on puisse être heureux...

Herveline a sorti sa blouse à rayures des grands jours pour la photo !

